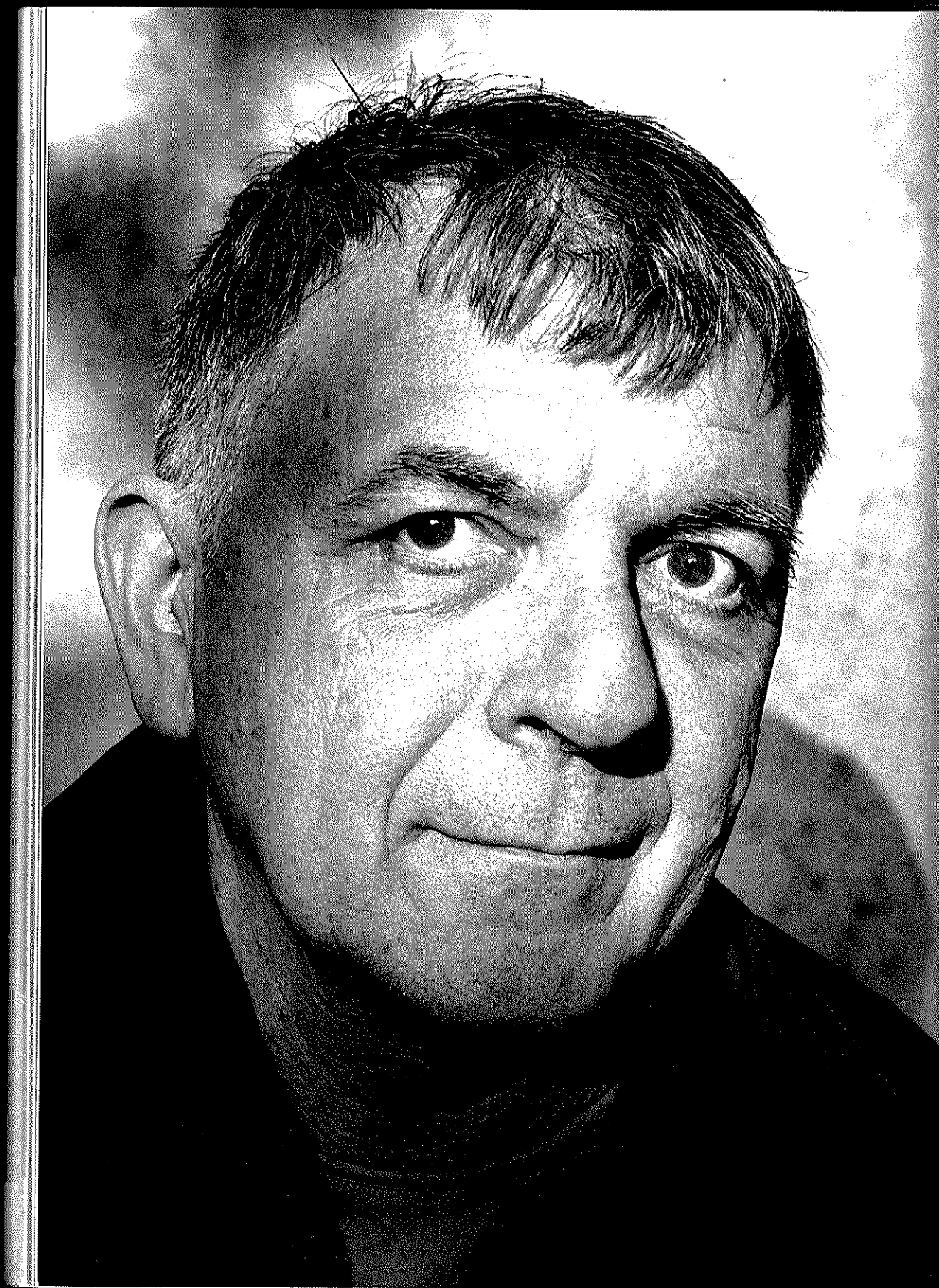




Il n'e
sans
qu'e
recu
désir
- av
penc
rêve

Alain Willlaume

L'intranquille

 JJ Farré

Il n'est pas grande gueule, passerait plutôt inaperçu dans une assemblée et s'exprime sans emphase particulière. Est-ce un stratagème ? On pourrait le croire tant sa parole, dès qu'elle se libère, porte une profondeur réjouissante teintée d'un pessimisme heureux. Ce recul s'explique en partie. Rien de ce qui lui est arrivé n'a été calculé ou même ardemment désiré. « La chance, c'est aux autres qu'on la doit », lâche-t-il. En dix minutes, il aura raconté – avec détachement – l'Inde, l'Afrique du Sud, le Texas, l'Europe aussi, qu'il a sillonnée pendant trois ans non-stop avec Anne Testut sa compagne. Autant d'histoires qui font rêver... et bien d'autres : « Connaissez-vous ma série Nightshot sur les nonnes tibétaines ? »

➤ **Alain Willaume** par Bertrand Meunier.

festival Portrait(s) Vichy **Alain Willaume**

Contrairement aux gens du métier, vous n'avez jamais cherché à être publié dans la presse ? Pourquoi ?

Ayant commencé ma vie de photographe à Strasbourg, en « province » donc, dans les années 1980, j'ai vite compris que, malgré mon prix Kodak de la critique précocement acquis en 1979, les médias parisiens ne me demanderaient jamais de travailler sur autre chose que des sujets « alsaciens ». De plus, je n'avais aucune formation de photojournaliste et n'en connaissais pas les règles. J'ai par contre été sollicité dès le début par des structures culturelles audacieuses, telles que le Festival de musique contemporaine Musica ou le Théâtre national de Strasbourg (TNS), qui offraient à l'amoureux de musique et de spectacle vivant que j'étais des cartes blanches et des défis intéressants, tout en me permettant d'évoluer dans un milieu très créatif.

Travailler pour « la presse » me semblait un exercice extrêmement formaté, immanquablement lié à des sujets choisis par d'autres, qu'il fallait illustrer selon des protocoles narratifs préétablis assez conventionnels... Tout cela ne m'attirait guère. Ça n'a d'ailleurs pas beaucoup changé et pour moi, associer la presse et la photographie telle que je l'entends continue d'être plutôt antinomique, surtout aujourd'hui.

Vous exposez au festival Portraits de Vichy. Vous vivez-vous comme un portraitiste ?

Je suis très heureux d'être invité dans ce cadre bien particulier et j'ai en effet développé quelques obsessions particulières autour de la notion de portrait. Cela dit, je ne fais pas vraiment de distinction entre les différents genres de la photographie. Les « personnages » que je photographie sont des êtres à la limite de la fiction

qui évoluent au sein d'un univers que je construis pas à pas, au même titre que les paysages qui le composent. Ce sont des présences parfois dystopiques, plus ou moins prémonitoires d'un monde vers lequel nous tendons.

Je ne me sens spécialiste d'aucun genre en particulier et suis déjà bien heureux de pouvoir, librement, « vivre la photographie » comme on dit à Tendance Floue. Et n'étant pas habitué à ce qu'on me mette dans une catégorie, il m'avait semblé exotique de recevoir le premier prix du Sony World Photography Award 2011 dans la catégorie Portraiture-Fine Art.

La figure de l'autre est-elle une préoccupation ou un prétexte ?

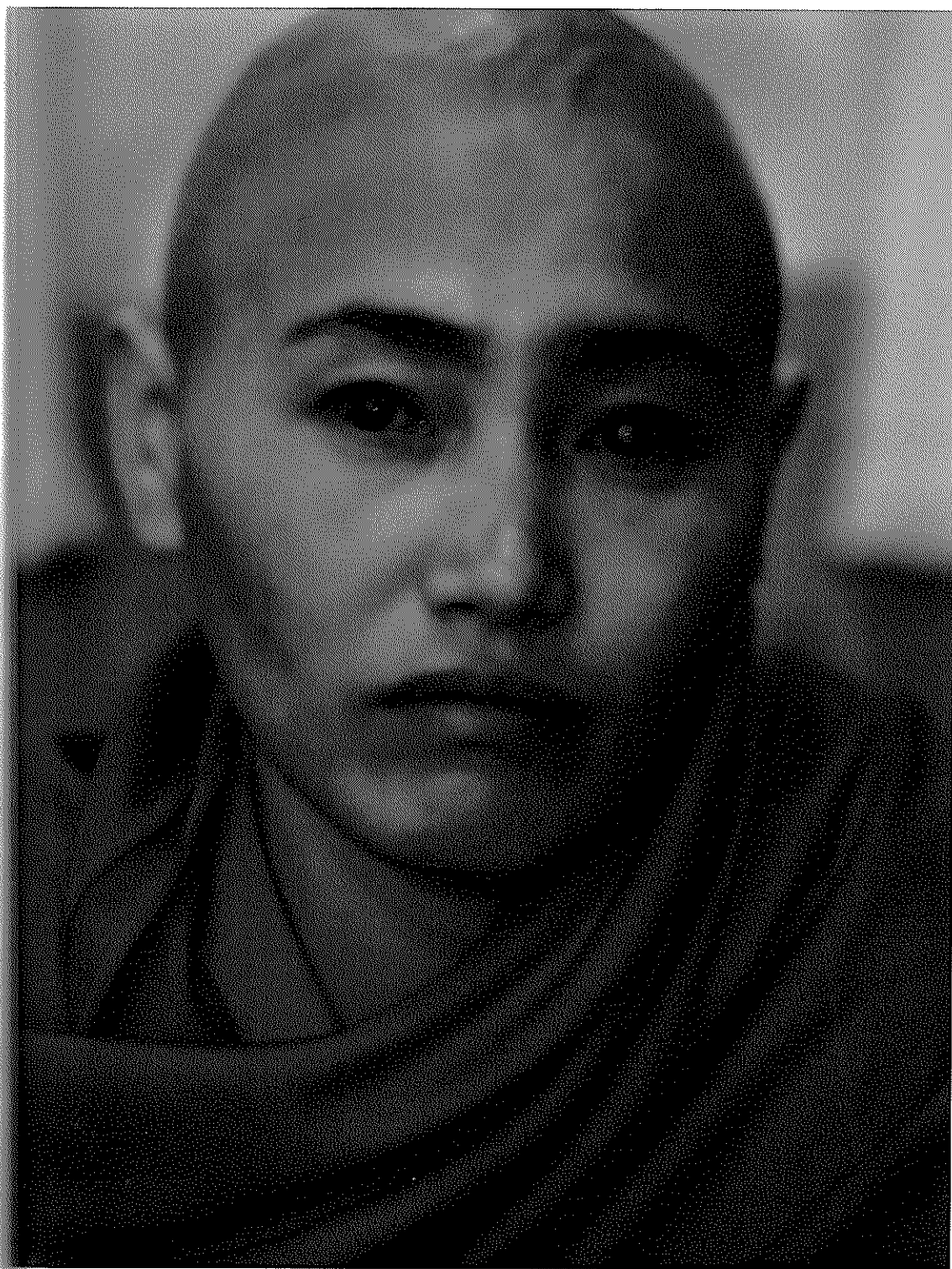
C'est toujours une préoccupation, bien sûr, au sens où Levinas en parle : l'accès au visage, dénudé dans sa vulnérabilité extrême, est par nature éthique. J'ai le plus grand souci de « rendre justice » aux sujets qui m'ont fait confiance en acceptant le moment intense de partage qu'un portrait représente.

Les voyages ont nourri votre parcours. Êtes-vous un photographe voyageur ?

Je suis plutôt un voyageur qui, parfois, fait des images... Un guetteur qui s'assigne certains territoires et les arpente pour alarmer ses semblables ou leur proposer quelques songes ou questionnements fertiles.

Pouvez-vous nous donner le contexte et l'histoire qui vous conduise vers ces nonnes à Dharamsala ?

C'est une histoire qui remonte à mes premiers voyages en Inde et au Népal, dans les années 1980, et qui avait mal commencé. Comme d'innombrables Occidentaux, j'avais été séduit par ma rencontre



festival Portrait(s) Vichy Alain Willaume

↪ avec le peuple tibétain réfugié. Mais sa malice joyeuse, sa bienveillance communicative et l'exotisme extrême de ses us, coutumes et costumes contrastaient singulièrement avec l'histoire brutale de l'oppression de leur culture que je pouvais entendre de la bouche des quelques exilé·es rencontré·es sur place. Je ne comprenais pas l'obsession chinoise de vouloir éradiquer cette petite nation pacifique, cette philosophie à la fois intelligente et aimable, et cette volonté d'éteindre une telle culture dans une répression sanglante me dépassait. J'ai donc eu envie de partager en images ce que je ressentais, à la fois sur cette menace génocidaire et sur cette « science de la méditation ».

Mais la photogénie de cette petite colonie d'exilé·es constituait à mes yeux un obstacle visuel majeur. Il m'a fallu plusieurs séjours et quelques essais infructueux (en couleur ou en noir et blanc) pour déjouer cette photogénie que je trouvais si encombrante. J'y parvins finalement en 2003 grâce à la découverte de la technologie numérique dite de « vision nocturne », dérivée de l'industrie militaire. Un appareil photo numérique au nom très sexy de

Sony Cyber-shot DSC-F717 offrait pour la première fois au grand public une fonction « NightShot » basée sur l'utilisation de l'infrarouge, permettant littéralement de voir dans le noir. Malgré la piètre qualité de ses fichiers – uniquement des JPEG de quelques Mo – et un autofocus assez aléatoire, cet outil créé pour annuler la nuit me parut soudain parfaitement adapté pour évoquer la menace d'extinction de ce peuple et « gommer » ainsi l'exotisme de son apparence. De plus, le paradoxe un peu choquant de détourner un outil issu de la guerre pour plonger au cœur de la méditation bouddhiste m'attirait.

Dans cette série que nous publions, les nonnes tibétaines montrent d'elles une forme d'effacement. La philosophie tibétaine met l'accent sur le non-soi – il n'y a rien qui ait une existence indépendante et réelle par elle-même. Vous sentez-vous en phase ?

Étant moi-même un grand « contemplatif », j'ai toujours été fasciné par la représentation humaine de l'absence au monde, par le moment où on lit sur un visage cette vacance... Il était donc en quelque sorte naturel que je m'ap- ↪

« Je suis plutôt un voyageur qui, parfois, fait des images. Un guetteur qui s'assigne certains territoires et les arpente pour alarmer ses semblables ou leur proposer quelques songes ou questionnements fertiles. »



festival Portrait(s) Vichy Alain Willaume

↳ proche un jour de ces « experts » que sont les bouddhistes. Il était également important que je puisse montrer des visages féminins. Dans l'inconscient de notre culture, des femmes au crâne rasé représentent un symbole fort, ambigu, douloureux. Les montrer avec cette technologie prédatrice de vision nocturne (c'est littéralement un viol de l'obscurité) participe de ce trouble équivoque qui consiste à convoquer dans une même image à la fois l'absence au monde, la douleur d'y être et le drame de la persécution. La friction de ces courants contraires me passionne : elle dégage, telle une pile à combustible, une énergie particulière qui, je l'espère, peut irradier les spectateurs. Poursuivre aveuglément et exhiber la beauté seule ne suffit pas, ne serait-ce que par respect envers les victimes des immenses dysfonctionnements du monde. Et se complaire dans la morbidité est tout aussi stérile. Par contre, mêler, sur des niveaux parallèles, effroi et beauté, rayonnement et obscurité, est un défi qui me semble digne d'intérêt : il irrigue à la fois l'ensemble de mon travail et la complexité du monde dans lequel nous nous débattons.

Par ailleurs, pouvez-vous évoquer votre rencontre avec Anne Testut et votre « road trip » en Europe.

En proie à un très grave coup de foudre, j'ai brutalement décidé de quitter en 1990 ma vie strasbourgeoise toute tracée pour rejoindre Anne à Paris. Elle avait, comme moi, le voyage chevillé au corps et pour prolonger le nouveau rêve dans lequel nous étions entrés ensemble, nous avons très vite décidé d'acheter un petit camion, de le faire aménager et de partir sur les routes.

Dans le sillage de *Descendance*, son travail fondateur sur sa famille, Anne avait eu quelque temps avant notre rencontre, une commande-carte blanche de la photothèque du ministère de l'Agriculture et de l'Alimentation pour photographier des familles d'Européens à table. Il fallait donc que j'invente moi aussi très vite un sujet pour partir avec elle. C'est comme ça qu'est née l'idée d'aller voir à quoi ressemblaient les finistères et les frontières de l'Union européenne formée à l'époque de quinze pays. Notre odyssée fut merveilleuse, dura trois ans et nous fit parcourir plus de 150 000 kilomètres pour s'achever par la publication de deux ouvrages *Europe à table* et *Voyage en Extrême-Europe* (éditions de l'Imprimeur) et quelques expositions. Nous avons par la suite étendu ce travail à l'Australie et à l'Inde.

Et je continue, quand l'occasion se présente, de compléter mon atlas des bouts du monde. Les derniers où je me sois rendu, juste avant le Grand Confinement de mars 2020, étaient la mer Morte (point géographique extrême le plus bas du monde) et la frontière israélo-égyptienne, dans le cadre de *Fragiles*, la dernière fresque collective de Tendance Floue présentée cette année à ImageSingulières et dans un livre paru aux éditions Textuel et préfacée par Wajdi Mouawad.

Êtes-vous un photographe de votre époque ?

À la fois oui et non. Non parce que mes images sont assez « classiques » dans leur composition formelle. Et que les concepts que j'aborde sont plutôt intemporels. Oui parce que je suis hanté par l'intranquillité du monde, sa vulnérabilité et sa brutalité extrêmes. Le désastre qui nous cerne et nous nargue m'habite profondément. Et oui enfin ↳



festival Portrait(s) Vichy **Alain Willaume**

↳ par un usage de la photographie plutôt décomplexé: je ne m'attache guère aux modes d'emploi et aux règles du jeu, je n'ai pas de style formel ou de technique vraiment reconnaissables. Je me sens très en phase avec la porosité artistique du nouveau siècle et ses enjeux politiques.

Un photographe qui n'a pas de chance doit-il changer de métier? Avez-vous été chanceux? Quels sont les épisodes de votre parcours que vous repérez comme chanceux?

La photographie faite « sur le motif » requiert en effet pas mal de chance, même si au fil des années, on comprend que cette chance peut s'approprier grâce à quelques facteurs: la disponibilité, le sens de l'anticipation, la mobilité, la curiosité, etc. S'il est vrai que j'ai eu beaucoup de chance dans mon parcours professionnel, c'est en premier lieu aux rencontres faites au bon moment que je la dois.

Entre nous, la chance n'a pas tout fait. Quel était votre moteur? Il tourne toujours rond?

Mon moteur? Pouvoir, avec ma compagne, mener une vie libre, avec des gens que j'aime, et continuer à faire ce métier enthousiasmant malgré sa précarité, tout

en ayant conscience que le monde va à sa perte! Et malgré mon impuissance à y changer quelque chose, essayer - si j'ose le dire ainsi - d'en être une sentinelle.

Êtes-vous un scénariste du réel?

D'une certaine manière oui, si l'on considère que le sens du réel n'est pas le même pour toutes et tous et à la condition que le scénario reste ambigu... Mais je ne suis pas pour autant un metteur en scène: je puise à 98 % dans ce que le réel offre à nos yeux. Les 2 % qui restent représentent ma maîtrise plus ou moins habile du médium.

Pouvez-vous développer cette phrase entendue de votre part: [Ma] photo est une lecture du réel à voix basse?

Pour être exact, c'est Olivia Gesbert, productrice à France Culture de *La grande table*, qui l'a utilisée dans l'émission qu'elle a consacrée à la sortie en 2019 du livre *Coordonnées 72/18* publié par l'éditeur Xavier Barral. Elle m'a dit cette phrase pour évoquer la zone de doute qui subsiste dans la perception de mes images: celles-ci murmurerait plutôt que de crier une vérité unique. Et ce serait de ce doute, de ce brouillage du temps et

« Plus le temps passe, plus je désarticule mes anciennes séries afin de les réagencer sur d'autres logiques, d'autres univers à plusieurs niveaux de lecture, où l'esprit du regardeur peut rebondir. »



festival Portrait(s) Vichy Alain Willaume



de l'espace, que surgirait la richesse de leur récit, enfin libéré de leur assignation au réel. Amoureux du silence, je ne peux qu'être en accord avec sa définition.

Pensez-vous que vos ressentis produisent une image contenant un message ?

Je n'ai certainement pas la prétention d'imposer un message : je n'ai pas l'âme d'un militant. Et si je m'y aventurais, ce message serait infiniment moins riche que les récits qu'inventent celles et ceux qui tombent sur mes images et les accompagnent. Mais je comprends aussi qu'il y en ait qui restent devant la porte ou attendent qu'on les prenne par la main.

Vous préoccupez-vous du lecteur/spectateur ? A-t-il un travail à faire devant vos images ?

Dans la mesure où je ne cherche pas (ou plus) à raconter une seule histoire, mon usage de la métaphore peut parfois dérouter ou amener à ce que le lecteur/spectateur ait l'impression de se trouver face à un rébus, ou à une charade. C'est à elle ou à lui en effet de combler les trous et cela demande un effort qu'on n'a peut-être pas l'ha-

bitude de faire devant une photographie... Plus le temps passe, plus je désarticule mes anciennes séries afin de les réagencer sur d'autres logiques, d'autres univers à plusieurs niveaux de lecture, où l'esprit du regardeur peut rebondir. Je produis aussi bien davantage de photos orphelines, que ce soit au smartphone ou avec un « vrai » boîtier. Pour quelqu'un comme moi qui n'avait presque jamais d'appareil photo sur lui, c'est un grand changement.

Suivant les supports ou les occasions, je tisse à présent de nouveaux liens avec tout ce que j'ai pu produire. J'entremêle des fragments de textes, écrits par moi ou d'autres, des vidéos, des musiques et/ou divers documents, comme j'ai pu le faire l'année dernière pour ma dernière exposition au Lux-scène nationale de Valence. C'était une errance dans mon fond très hétéroclite d'archives, scénographiée dans un espace labyrinthique, avec une contribution originale de Michel Poivert¹. Le livre d'entretiens avec Fabien Ribéry, *Un réalisme hanté*, tout récemment publié, représente une autre forme de ce rebattage des cartes qu'est devenue ma vie. 📷

1. L'exposition-installation « Rien ici qui demeure », restitution de la résidence « Les nouvelles oubliées » proposée par la structure drômoise RN7 créée par Anne-Lore Mesnage.



☀ **Un réalisme hanté**
Entretiens entre Alain Willaume et Fabien Ribéry
Ed. Arnaud Bizalion
132 pages, 58 photos, 19 €.

Festival

Portrait(s), le rendez-vous photographique de la ville de Vichy

🕒 Dixième anniversaire.
Dans toute la ville.
Du 24 juin jusqu'au 4 septembre 2022.
www.ville-vichy.fr/portraits/2022